

OLIVIER BENOIST

L'ÉCOLE HOMICIDE

*Aux pères et aux mères
de famille.*

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

DU MÊME AUTEUR

En vente chez A. LAHURE, imprimeur-éditeur
9, RUE DE FLEURUS, PARIS
ou chez l'Auteur, M. Olivier BENOIST, à Plailly (Oise).

1° LE LATIN
APPRIIS EN TROIS ANS

LE GREC
EN DEUX ANS

L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE EN FRANCE

CE QU'IL EST — CE QU'IL POURRAIT ÊTRE

Avec un Appendice intitulé :
GROUPEMENT DES LEÇONS DE CHACUNE DES MATIÈRES ENSEIGNÉES

Envoi *franco* contre 1 franc en timbres-poste.

2° TABLEAU SYNOPTIQUE

DE TOUTES LES DÉCLINAISONS ET DE TOUTES LES CONJUGAISONS LATINES

POUR SERVIR

Aux Écoliers travaillant ou faisant leurs devoirs chez eux.

Envoi *franco* contre 10 francs en un mandat-poste.

3° UN PROFESSEUR POUR 3000 ÉLÈVES

Envoi *franco* contre 1 franc en timbres-poste.

L'ÉCOLE HOMICIDE

I

Se lever à 5 ou 6 heures du matin, se coucher à 8 ou 9 heures du soir, suivant les âges et les saisons; sur les heures de veille en passer 8, 10 ou 12 en classe ou en étude, et le reste aux repas, aux changements de locaux et aux récréations, voilà la vie de collègue en France, voilà le régime auquel on soumet les enfants qui reçoivent l'enseignement secondaire dans un établissement d'instruction publique où ils sont internes ou même demi-pensionnaires.

Travailler intellectuellement pendant 10 heures, en moyenne, par jour, cela est considérable, et, quand ce travail est, sauf le temps des vacances et les jours de congé, continué pendant 8 ou 10 années, il doit, dans des conditions normales, faire acquérir aux enfants qui y sont soumis une grande instruction.

Bien que notre intention ne soit pas d'aborder, dans ce travail, la question des méthodes d'instruction et que nous ayons ici pour objet l'examen de l'existence physique menée par les écoliers dans les collèges, il n'est pas sans intérêt, avant d'aborder notre sujet, de montrer en quelques mots, quel est le résultat, au point de vue des études, des années qui y sont consacrées dans les établissements d'enseignement secondaire.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir quel est, en somme, le résultat des études classiques en France, et les opinions sur ce sujet sont très diverses.

Il y a cependant un moyen simple d'acquérir, à cet égard, une opinion parfaitement nette.

Les études, dans l'enseignement secondaire, se terminant par les épreuves du baccalauréat, il est facile de se rendre compte du résultat que nous voulons constater; il suffit pour cela de lire les devoirs écrits et d'assister aux examens oraux dont se composent ces épreuves.

Prenons le latin sur lequel ont porté principalement les soins et les efforts des professeurs pendant le temps des études. Cela nous dispensera d'examiner le reste.

L'une des épreuves du baccalauréat consiste en une version latine de vingt-cinq lignes environ.

Pour traduire ces vingt-cinq lignes, on accorde aux écoliers deux heures, et on leur permet de se servir d'un dictionnaire.

Un tiers environ des enfants fournit un devoir passable et est admis aux examens oraux.

Ainsi, pour des enfants qui ont étudié le latin pendant six années, traduire vingt-cinq lignes de cette langue en 2 heures de temps avec l'aide d'un dictionnaire, c'est une chose difficile et un tiers seulement d'entre eux parvient à s'acquitter passablement de cette tâche.

Que dirait-on d'un professeur d'allemand qui, dans un prospectus destiné à lui attirer des élèves, annoncerait qu'après six années d'études laborieuses il obtiendra, pour l'allemand, ce que les professeurs de latin obtiennent de nos enfants pour cette dernière langue, c'est-à-dire la traduction pénible de vingt-cinq lignes d'allemand en 2 heures, à l'aide d'un dictionnaire?

Un prospectus rédigé en ce sens serait pris pour une plaisanterie. Cependant on trouve tout naturel, ou, du moins, on suppose, pour le latin, un résultat semblable à celui promis par le professeur d'allemand dont il vient d'être question.

Puisque nous venons de parler de l'allemand, est-ce que chacun ne sait pas que les enfants auxquels des gouvernantes l'ont appris de façon à le leur faire parler couramment au moment où ils entrent au collège, et auxquels on a continué à l'enseigner tout le temps qu'ils y ont passé, ne peuvent plus le parler et n'en savent, on peut le dire, plus un mot à la fin de leurs études?

Nous venons de constater le résultat des compositions écrites, au baccalauréat, en ce qui concerne la version latine prise comme exemple.

Voyons maintenant ce qui se passe aux examens oraux : ces examens étant publics, il est facile, en y assistant, de se rendre compte de la force des écoliers qui, après avoir franchi heureusement l'épreuve des compositions écrites, y sont interrogés. Les personnes qui ont satisfait, à cet égard, leur curiosité sont unanimes.

D'une façon générale, la faiblesse et, souvent, la nullité des candidats sont extrêmes et n'ont d'égales que l'indulgence et la patience des examinateurs qui, s'ils ne possédaient ces deux vertus à un degré aussi rare, admettraient encore bien moins d'élèves qu'ils ne le font.

Nos enfants sortent donc du collège, nous venons de l'établir, dans un état complet d'ignorance des choses scolaires, car, sous d'autres points, ils en savent généralement plus qu'il ne serait nécessaire, et les journaux, les revues, les romans, la littérature des kiosques, se sont chargés de les instruire largement, et cela non seulement pendant les vacances, mais pendant le temps passé au collège où tous ces produits ne pénètrent que trop facilement.

Leurs études ont-elles au moins exercé leur intelligence? C'est fort douteux, car on imaginerait difficilement que le travail fait sur des sujets qu'on n'a pas réussi à s'assimiler ait pu être profitable à l'intelligence.

Mais laissons cette question qui ne forme pas l'objet de ce travail¹ et, puisque les enfants n'apprennent rien pendant les 10 ou 11 heures journalières de classe et d'étude, demandons-nous comment ils emploient ce temps.

Un enfant, encore moins qu'un homme fait, ne peut travailler de tête, d'une façon sérieuse, pendant 10 heures par jour, et

1. Nous avons examiné cette question ainsi que celle des méthodes d'enseignement des langues mortes et vivantes, dans une brochure intitulée : *Le Latin appris en trois ans, le Grec en deux ans. L'enseignement classique en France, ce qu'il est, ce qu'il pourrait être.* (Lahure, édit., rue de Fleurus, 9, à Paris.) Cette brochure a reçu l'approbation pleine et entière de M. Edmond Demolins, l'auteur du livre dont le succès a été si éclatant et si mérité : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.* Voir l'article de M. Demolins, dans la *Science sociale*, chez Firmin Didot.

lorsqu'il a passé 5 ou 6 heures à écouter les professeurs, à faire ses devoirs, vaille que vaille, et à apprendre à peu près ses leçons, ses facultés intellectuelles sont épuisées. Que fait-il le reste du temps?

Dans une docte assemblée on s'est entretenu, il y a quelque temps, du surmenage intellectuel dans les collèges et on a discuté très savamment (c'était à l'Académie de médecine) sur les inconvénients qu'il présente. Un des membres, et non le moins fin, a fait observer que les écoliers ne surmenaient pas leur intelligence autant qu'on voulait bien le dire, et que ce n'était pas précisément du côté du cerveau que le surmenage existait dans nos établissements d'instruction publique.

En effet, il faut remplir les 4 ou 5 heures qui restent encore vacantes après celles dont nous avons indiqué l'emploi. On sait ce que l'oisiveté engendre; là, comme ailleurs, elle engendre le vice. Passer en classe ou en étude 10 ou 12 heures par jour, en employer une moitié à un travail qui est et ne peut être que mortellement ennuyeux, puisqu'il ne profite pas, et l'autre moitié à contracter et à développer des habitudes vicieuses, mauvaises à tout âge, mais effroyables à l'âge dont nous nous occupons, en ce qu'elles amènent l'anéantissement de tout l'être avant même qu'il ne soit développé, voilà l'emploi du temps dans l'internat tel qu'il est organisé actuellement.

Si maintenant, au point de vue physique et pour revenir à notre sujet, on veut se rendre compte des effets de cette sorte de stabulation permanente qui consiste à tenir les enfants pendant 10 ou 12 heures par jour non seulement dans l'immobilité, mais encore en quelque sorte accroupis, puisque, assis sur des sièges dont la plupart manquent de dossier ou dont le dossier, lorsqu'ils en possèdent, est tellement rudimentaire qu'il est à peu près inutile, ils sont obligés, pour se soutenir, de s'appuyer sur la table qui est devant eux, quand ils en ont une, ou sur leurs genoux quand ils sont sans tables; si l'on veut se rendre compte du résultat de ce traitement, c'est encore aux examens du baccalauréat qu'il faut se rendre.

Dans la salle où se passent les examens, on est écœuré des réponses des candidats; à la porte de cette même salle et avant qu'elle ne s'ouvre on est navré.

Là se pressent les jeunes gens qui, ayant terminé leurs études, vont tout à l'heure se présenter à l'examen.

Les pauvres mines blafardes, les poitrines étroites, les aspects chétifs que l'on voit de toutes parts autour de soi, ne sont pas faits assurément pour vous inspirer beaucoup de confiance dans l'avenir d'une race qui a de semblables apparences. On se demande pendant combien de générations elle se perpétuera.

Qu'on ne s'y trompe pas, le nombre de ces générations est compté. Si l'on continue dans les errements du passé, on s'avance rapidement vers l'anéantissement complet de la nation dans ce qu'elle a de plus précieux; car ces enfants que nous voyons si débiles physiquement et intellectuellement dans les salles d'examen et à leurs portes, c'est ce qui, demain, commandera dans nos ateliers, dans nos champs, dans nos armées.

Encore une ou deux générations à ce régime, et les classes sociales qui le subissent actuellement auront disparu pour être remplacées par d'autres que leur naissance pauvre aura préservées des fléaux que nous venons de décrire, mais qui, soumises à leur tour à la même action funeste, disparaîtront rapidement aussi, jusqu'à ce que le stock de sang généreux qui reste encore dans nos montagnes et dans nos plaines soit épuisé.

Et en effet, pour prendre une comparaison dans la zootechnie, ce qui est très légitime puisque nous nous occupons ici uniquement du régime physique des écoliers, quel est l'éleveur de chevaux de pur sang ou même de bœufs de travail qui consentirait à soumettre ses animaux à un genre de vie analogue à celui qu'on fait subir à nos enfants? Quel est l'éleveur qui attacherait ses chevaux de course à l'écurie pendant douze heures par jour? Quel est l'éleveur qui tiendrait à l'état de stabulation permanente ses jeunes bœufs destinés au travail? Loïn de là, pour les chevaux de course, c'est l'état de liberté permanente qui forme leur régime; attachés, condamnés à l'immobilité, ils ne le sont jamais, ni à l'écurie, ni dans la prairie! Non seulement ils ne sont pas attachés, mais on les sollicite, par tous les moyens, à exercer leurs muscles, à développer tout leur être. De vastes espaces leur permettent, dans la prairie, de fournir un long temps de galop. A la troupe de jeunes poulains on a soin

d'ajouter un ou deux compagnons plus âgés et plus vigoureux qui les excitent à la course. On leur prodigue la nourriture la plus savamment appropriée au but qu'on se propose, développer les muscles et la taille, tout ce qui fait la beauté, la vigueur, la noblesse du corps.

Pour les bœufs de travail, système consistant à développer également la musculature et la taille, c'est-à-dire liberté dans l'herbage pendant toute l'enfance, ensuite exercice gradué pendant la jeunesse.

Au surplus, sans pousser plus loin la comparaison, aucun animal domestique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'âge adulte, n'est privé de l'usage de ses membres pendant les trois quarts de la journée. C'est un privilège réservé, dans notre pays, à l'homme et principalement à la classe d'hommes qui, par sa fortune, pourrait jouir de l'éducation la plus hygiénique et la plus perfectionnée sous tous les rapports.

Comment les poitrines étroites ne se multiplieraient-elles pas quand on voit nos enfants, au moment de leur plus forte croissance, pliés sur deux sens pendant 10 ou 12 heures par jour, en long par le rapprochement des épaules et en travers par la courbure de la colonne vertébrale? Comment sous cette double action qui la comprime dans les deux sens, la boîte thoracique qui contient les poumons pourrait-elle se développer? Comment les poumons eux-mêmes pourraient-ils s'accroître librement?

Ici c'est dans le règne végétal seulement que nous pouvons trouver des termes de comparaison, car on ne pourrait soumettre aucun animal à un pareil traitement.

Quand on veut faire prendre aux végétaux une forme anormale quelconque, on les saisit jeunes, au moment où les tissus sont encore lâches et où la tige et les rameaux sont flexibles, et, la forme qu'on désire leur faire prendre définitivement leur étant donnée, on les maintient par la force dans la situation voulue. Comme l'accroissement de tout être organisé se fait par la naissance de nouvelles cellules là où la possibilité en existe, dans une partie convexe des courbures les cellules se développent en abondance, dans la partie concave où l'espace manque, les cellules ne peuvent naître ou s'atrophient, et le développement s'arrête.

De même dans la position pliée qu'on inflige à nos enfants pendant le temps des classes et des études en les faisant s'asseoir sur des sièges sans dossier, le côté de la colonne vertébrale qui est convexe se développe, celui qui est concave s'atrophie; la poitrine tenue constamment comprimée dans sa partie antérieure est gênée dans son développement, ne peut s'accroître suffisamment et se creuse, la partie postérieure du squelette ayant au contraire toute liberté pour se développer, le dos s'arrondit, les épaules se rapprochent en avant et, quand, à la fin de ses études, l'adolescent veut se relever, s'étendre et ouvrir ses poumons à l'accès de l'air qu'il sent le besoin de respirer largement, ses tendons, ses muscles et toute l'ossature de la partie supérieure de son corps l'en empêchent : il est trop tard, et autant vaudrait essayer de changer la direction et la forme de la tige d'un chêne de cinquante ans.

Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Une comparaison n'est jamais qu'une comparaison et nous savons très bien que l'homme ayant besoin d'instruction est obligé de travailler assis, de lire et d'écrire et pour cela de se tenir courbé pendant un certain temps, mais, là comme en tout, il y a une question de mesure, et maintenir l'épine dorsale des enfants courbée pendant dix ou douze heures par jour en les empêchant, par la privation d'un dossier, de la redresser par instant, comme le fait instinctivement tout individu travaillant sur une chaise, c'est véritablement monstrueux.

De la position infligée aux écoliers pendant les classes et les études il résulte d'ailleurs une gêne qui nuit considérablement aussi à leur travail intellectuel.

Un homme adulte voulant travailler fructueusement de tête, voulant trouver l'inspiration toujours nécessaire à un travail autre que celui d'un simple copiste, n'aura jamais assurément l'idée de s'asseoir sur un banc de bois plus étroit que lui-même, de façon à être obligé de changer souvent de place pour rendre sa position tolérable, n'aura jamais l'idée de se priver de dossier, de restreindre l'espace dans lequel, quoique assis, un homme peut prendre quelque mouvement des jambes et du corps. Cet homme fera précisément le contraire de tout cela, il cherchera à ne souffrir d'aucune gêne physique.

Si l'on veut que le cerveau travaille avec fruit il ne faut pas que son action soit sans cesse entravée, distraite par la gêne du reste du corps.

Mais, pourrez-vous dire, l'immobilité de 10 ou 12 heures par jour dont vous nous parlez pour les enfants est interrompue par des récréations assez nombreuses et par des changements de locaux: on va de l'étude à la classe, de la classe à l'étude; les écoliers ont donc mainte occasion de se remettre de la position courbée qu'ils ont pendant les heures de travail.

Je vous entends, mais essayez donc de faire le même raisonnement à l'éleveur de chevaux de pur sang; essayez donc de lui persuader que ses poulains se développeront tout aussi bien en les attachant à l'écurie 12 heures par jour pourvu que, par intervalles, on les lâche dans des cours attendant à l'écurie. Essayez donc de lui montrer qu'il y aura à ce système une grande économie pour lui: économie de locaux, car au lieu d'un box de 4 mètres sur 5, soit 12 mètres superficiels, où il est en liberté, il faudra seulement pour chaque cheval à l'écurie un espace trois fois moindre; économie de terrain, car au lieu de prairies de 5 ou 6 heclares, une cour de quelques ares sera suffisante; facilité d'installation, même dans de grandes agglomérations, où le terrain est cher; facilité de surveillance, car on aurait ainsi sous la main et à portée de l'œil du maître, des animaux de prix, à l'existence et au bien-être desquels on attache une grande importance. De son cabinet de travail, le banquier qui fait courir surveillerait ses écuries.

L'étonnement et ensuite le mépris avec lesquels l'éleveur accueillera vos observations seront bien faits pour vous frapper.

Si vous le forcez à s'expliquer sur une chose qui est l'a b c de son métier, cet éleveur vous dira qu'au régime que vous lui conseillez, la race de ses superbes animaux serait, dès la première génération, incapable de lutter avec les écuries rivales et qu'il ne se passerait pas trois générations sans qu'elle fût atteinte d'une dégénérescence complète, sans qu'elle eût perdu ses qualités principales de vigueur, de beauté, sans que les poids inutiles se fussent accrus, sans que les muscles se fussent amoindris, sans que les proportions harmonieuses du corps fussent complètement disparues.

Il pourrait alors se produire un résultat singulier : vous qui tout à l'heure aviez essayé de convaincre l'éleveur de l'inutilité des grandes dépenses faites par lui pour donner à ses animaux de l'espace, de l'air, du mouvement, vous pourriez être frappé de la conviction profonde et inébranlable de votre interlocuteur et de l'excellence indiscutable de ses arguments. Prenant l'offensive, la pensée pourrait vous venir de lui faire remarquer qu'il agit pour ses enfants, en les mettant au collège, tout autrement que pour ses chevaux ; qu'il ne craint pas de les confiner bien plus sévèrement, de leur mesurer l'air et l'espace d'une façon bien autrement stricte.

Si vous lui faisiez en effet ces remarques, et si vous lui insiniez qu'il paraîtrait rationnel qu'il fit pour ses enfants des sacrifices analogues à ceux qu'il prodigue si libéralement pour ses chevaux, vous le verriez changer subitement de manière de voir, et là où, tout à l'heure, vous aviez trouvé un homme disposé à tous les sacrifices, à tous les efforts, vous en trouveriez un autre auquel tout semble impossible ou tellement difficile que la difficulté équivaut à l'impossibilité, et qu'il juge inutile de faire même une tentative.

Si vous insistez et si vous lui démontrez que toutes les raisons qu'il vous a données pour ses chevaux s'appliquent à ses enfants, il vous avouera peut-être, s'il est franc, que tout ce que vous lui dites lui paraît vrai, mais que jamais il n'a eu l'occasion d'approfondir ces questions dont il a cru rationnel de laisser la décision à de plus compétents, au corps enseignant, aux pédagogues de profession.

La réponse de cet honnête homme explique tout. En effet, la réforme de l'éducation n'intéresse directement que les enfants et les pères de famille. Les enfants sont impuissants à changer l'état de choses dont ils souffrent cependant si cruellement. Les pères de famille s'en sont remis jusqu'à présent, pour la solution de ces questions, aux professeurs et aux directeurs de l'enseignement, et il s'est trouvé que ceux-ci avaient un intérêt directement contraire, il s'est trouvé qu'ils avaient intérêt au maintien du *statu quo*.

En effet, sur qui tomberait tout entier le labeur si considérable d'un changement dans l'éducation, si ce n'est sur le corps

enseignant? C'est lui qui en porterait tout le poids et ce seraient d'autres qui en recueilleraient tout le bénéfice.

Il ne faut pas compter sur un dévouement semblable, ou du moins ce dévouement sera fatalement toujours trop exceptionnel, et il est indispensable que les intéressés agissent, s'ils veulent que l'état de choses actuel soit modifié.

Une autre raison s'oppose d'ailleurs à ce que le corps enseignant s'occupe avec une grande ardeur de réformer le système suivi jusqu'à ce jour, c'est qu'il en a souffert beaucoup moins que la grande majorité des écoliers.

En effet, tous les fonctionnaires de l'enseignement ont été dans les premiers de leurs classes, lorsqu'ils faisaient leurs études; leurs aptitudes leur ont permis de profiter des leçons qui leur étaient données, et ils n'ont connu ni l'ennui, ni le dégoût qui, pour les autres, ont été le résultat de ces mêmes études. De plus c'est à ce système, dont nous signalons les défauts, que le personnel tout entier de l'enseignement doit sa situation.

Attaquer un système dont on n'a pas souffert, et auquel on doit la situation plus ou moins brillante qu'on occupe, c'est un acte de désintéressement, de détachement qui sera fatalement toujours fort rare; nous honorons les exceptions qui se produisent, mais il est impossible qu'elles ne restent pas à l'état d'exceptions impuissantes, malgré leurs efforts, à soulever les montagnes d'inertie qu'il est cependant nécessaire de renverser pour arriver à changer l'état de choses actuel. C'est donc aux intéressés, aux pères et aux mères de famille à agir; le but de ce travail est de leur montrer l'urgence de l'effort qui est à faire.

II

Nous croyons avoir démontré, ou plutôt montré, car hélas ! c'est l'évidence même, que le régime qu'on inflige aux enfants dans nos établissements d'instruction secondaire est détestable. Comment pourrait-on modifier ce régime néfaste sous lequel l'élite de notre nation est sur le point de succomber ?

Un homme adulte qui travaille de tête d'une façon vraiment contentieuse, pendant 6 heures par jour, abat beaucoup plus de besogne que celui qui reste 12 heures à son bureau.

L'homme adulte qui travaille de tête, pendant 12 heures par jour, est comme notre écolier. Sur ces 12 heures il en emploie 6 à travailler, le reste est perdu et nuit fatalement, même sans qu'il s'en aperçoive, à la qualité du travail des 6 heures employées fructueusement.

Procéder, pour les enfants, comme un homme intelligent et sachant se gouverner procède pour lui-même, et ne jamais permettre aux enfants de travailler de tête et assis plus de 6 heures par jour, maximum au-dessous duquel il faudrait même se tenir dans la plupart des cas, là est tout le secret du système suivant lequel il faut réformer notre régime d'éducation.

Il y a bien des lois qui interdisent aux enfants de travailler manuellement, c'est-à-dire de se donner du mouvement, de faire des efforts musculaires plus d'un certain nombre d'heures par jour : pourquoi pareille limitation ne serait-elle pas édictée pour tout travail les obligeant à l'immobilité, à l'absence de mouvement. Les mêmes arguments militent pour ces deux sortes de lois et je ne sais en vérité, entre les deux abus, l'abus du mouvement et l'abus de l'immobilité, si, pour les enfants, je ne redouterais pas plus le dernier que le premier : d'autant plus qu'il s'agit là pour l'écolier non pas de diminuer les heures de travail réel, mais de supprimer ces heures mortelles pendant lesquelles, quoique ne travaillant pas, il est cependant retenu sans même pouvoir, comme le poulain attaché à l'écurie, se

relever et prendre ce demi-exercice qui consiste dans la station.

Au surplus 6 à 7 heures de travail par jour c'est tout ce qu'on exige des employés de bureau. Dans les grandes compagnies de chemin de fer l'entrée des bureaux a lieu à 9 heures et demie du matin, la sortie se fait à 5 heures du soir, en tout 7 heures et demie, desquelles il faut défalquer une heure accordée pour le déjeuner, en sorte qu'il reste 6 heures et demie pour le travail.

Il en est de même dans les administrations de l'État où les fonctionnaires ne sont retenus que 6 à 7 heures par jour.

Il faut remarquer de plus que le travail des employés de bureau n'est pas, en général, d'une nature très fatigante intellectuellement, qu'il n'exige pas la tension d'esprit nécessitée par les travaux des écoliers dans lesquels il s'agit, soit de s'assimiler et de fixer dans la mémoire des matières inconnues, soit de trouver le sens de textes obscurs.

Si pour un employé adulte un travail généralement facile de 6 à 7 heures par jour est considéré comme suffisant, à plus forte raison 5 ou 6 heures d'un travail contentieux emploieront-elles largement l'activité intellectuelle des enfants, et, si l'on a été conduit à tenir ces derniers plus longtemps en classe et en étude, c'est uniquement parce qu'on ne savait que faire d'eux pendant ce temps supplémentaire.

Il est un lieu commun que l'on entend répéter partout, c'est que, les programmes des études étant très chargés, le temps des écoliers est très précieux et que les 8, 10 ou même 12 heures de travail qu'on leur impose chaque jour sont à peine suffisantes pour leur faire assimiler les nombreuses matières sur lesquelles on doit les interroger à la fin de leurs études.

Cette opinion est précisément le contraire de la vérité.

La vérité, c'est que, pendant les six ou sept premières des neuf ou dix années qui sont habituellement consacrées à instruire les enfants, on ne sait littéralement que faire d'eux.

L'enseignement du latin ainsi que celui du grec administrés tous deux, chaque jour, à petite dose, mais pendant de longues heures, ces études interminables où, après avoir donné aux enfants des devoirs impossibles à faire pour la plupart d'entre eux, on les laisse, sans aucune aide, aux prises avec ces devoirs,

ont été, pour nos éducateurs embarrassés du temps de leurs élèves, un expédient merveilleux qu'il a été jusqu'à ce jour impossible de remplacer¹.

Employer le temps des enfants a été, jusqu'à présent, un problème sur lequel s'est exercée, infructueusement, l'imagination des pédagogues.

On a bien trouvé le moyen de tenir les enfants immobiles pendant 10 ou 12 heures, mais un homme fait ne pouvant travailler intellectuellement que 6 à 7 heures par jour, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas réussi à faire travailler les enfants de cette façon pendant 4 ou 5 heures de plus.

La question est donc entière, et l'emploi rationnel du temps des enfants reste à trouver.

Qu'on ne nous objecte pas que les facultés cérébrales des enfants sont beaucoup plus considérables que nous ne venons de l'indiquer et que cela est bien prouvé par ce qui a lieu dans les écoles spéciales : Saint-Cyr, Navale, Polytechnique, Centrale et autres, et dans les établissements où l'on prépare les jeunes gens à ces écoles. Si l'on examine, en effet, les résultats du surmenage intellectuel — celui-là bien réel — auquel ces jeunes gens sont soumis, on voit que, pour certains d'entre eux, les fatigues subies ont été telles que des maladies fort graves ou des atteintes profondes à leur santé générale en ont été la conséquence. Notons de plus que les jeunes gens qui fournissent ce travail excessif et qui y résistent pendant quelques années de la façon que nous venons de voir, c'est-à-dire en laissant sur le carreau un certain nombre d'eux, forment une élite qu'on ne peut en aucune façon prendre comme modèle pour la généralité des écoliers.

L'exemple que nous venons de citer, loin de pouvoir être opposé à notre opinion, serait plutôt fait pour la corroborer et devrait amener au contraire à faire disparaître ce régime de travail excessif et de surmenage auquel les jeunes gens qui passent par les écoles spéciales sont soumis.

1. Toutes ces questions sont traitées dans la brochure citée en note, page 5 ci-dessus, avec l'indication des remèdes à l'état de choses actuel.

III

Cependant les inconvénients du système suivi jusqu'à ce jour ont fini par frapper l'opinion publique et un mouvement d'une certaine énergie se produit depuis quelque temps, pour améliorer l'état des choses.

Un certain nombre de bons esprits préoccupés, à juste titre, des inconvénients énormes du régime des collèges, proposent d'employer à des jeux et à des exercices *de plein air* le temps soustrait à l'immobilité.

Des efforts considérables et des plus méritoires sont faits dans ce sens.

Depuis plusieurs années, les voitures de plusieurs établissements d'instruction publique de Paris, conduisent leurs élèves à certains jours et plusieurs fois par semaine, au bois de Boulogne, pour leur faire prendre une récréation de plusieurs heures.

Pendant cette récréation, les élèves se livrent à des jeux variés conduits méthodiquement, de façon à les intéresser le plus longtemps possible, et exerçant le corps de la façon la plus convenable qu'on a pu imaginer.

Mais pour nous qui voulons soustraire à l'immobilité un temps beaucoup plus considérable que celui octroyé par les établissements dont nous venons de parler à leurs élèves, il serait impossible d'employer au jeu tout le temps dont nous disposons, sans qu'un dégoût inévitable vint saisir les enfants pour ces passe-temps qui ne laissent rien après eux, qui ne satisfont en aucune façon la conscience, qui sont bons uniquement comme délassement, mais pendant un temps relativement court.

On raconte que les Anglais peuvent ainsi jouer à peu près indéfiniment, depuis l'âge le plus tendre jusqu'au plus avancé. Je soutiens que nous autres Français qui, malgré la futilité et la légèreté d'esprit qu'on se plaît à nous accorder, avons l'esprit autrement net et positif que n'importe quel autre peuple, notre admirable langue le prouve péremptoirement, nous ne

pourrons supporter le régime du jeu à perpétuité. Jouer indéfiniment n'est bon que pour les enfants tout jeunes et auxquels tout travail est impossible. Mais à peine le travail est-il possible à l'homme qu'il doit s'y livrer dans la pleine mesure de ses forces; c'est là seulement qu'il peut trouver la satisfaction de la conscience, la pacification de l'âme, la régularisation de toutes ses fonctions physiques, intellectuelles et morales. Il faut à l'homme non seulement le travail intellectuel, mais le travail manuel; il faut qu'il exerce son corps aussi bien que son intelligence, et qu'il l'exerce, non pas seulement par des jeux stériles et ne lui procurant aucun des biens si précieux que nous venons d'indiquer, mais par des travaux utiles.

Est-ce qu'on s'imaginerait jamais d'exercer l'intelligence des enfants uniquement ou principalement par le jeu? Pourquoi donc serait-il rationnel d'exercer leur corps uniquement ou presque uniquement de cette façon?

Il y aurait là une grosse erreur dans laquelle il faut se garder de tomber.

A notre époque, plus encore qu'à celles qui l'ont précédée, il faut à l'humanité, aussi bien au physique qu'au moral, un aliment plus substantiel que le jeu, il lui faut le travail. Lui seul pourra apporter un remède efficace à la maladie qui semble vouloir s'emparer de la génération actuelle, au pessimisme qui, favorisé dans son développement par une littérature néfaste, porte le trouble dans de nombreux esprits, et est prêt à détruire toute leur valeur, à anéantir chez eux toute force, à y briser tout ressort. Un homme qui travaille n'est pas assailli par ces rêvaseries qui constituent le fond de la maladie dont nous parlons. Il ne cherche pas, comme on dit vulgairement, midi à quatorze heures. L'équilibre est maintenu chez lui ou se rétablit lorsqu'il a été troublé.

Expliquons-nous, nous n'entendons pas proscrire d'une façon complète et en principe les exercices physiques pris sous forme de jeux. Ce que nous blâmons, c'est l'abus et non l'usage. Les jeux sont fort utiles en ce qu'ils forment l'enfant à la lutte, ils lui apprennent à se vaincre, à se dominer, à se rendre maître de lui-même, à ne pas dépasser les limites qui, même entre adversaires, même à la guerre, ne doivent pas être franchies.

Les jeux forment le caractère, ils le trempent. Mais, quand on a passé une heure à jouer, c'est tout ce qu'on peut faire sans que l'ennui survienne. Pour éviter cet inconvénient, les pédagogues qui pensent que le jeu est le seul moyen de remplir les longues heures que l'hygiène commande d'enlever à l'immobilité, n'ont trouvé d'autre moyen que de stimuler l'ardeur des joueurs artificiellement. Ils le font par des concours accompagnés de réclames et suivis de récompenses distribuées avec fracas, toutes choses pas très bonnes pour l'âge mûr, mais franchement mauvaises pour l'enfance et l'adolescence. On a réussi ainsi à faire jouer les enfants. On a réussi de même à leur faire faire des courses extravagantes à pied ou à bicyclette. On a même stimulé leur émulation avec une telle acuité que des accidents très sérieux en sont résultés.

Chez les adultes les exercices pour être favorables à la santé, au développement des forces, doivent être modérés; un exercice trop violent, loin d'être utile, est nuisible. A plus forte raison ce principe est-il incontestable pour les enfants dont les organes sont beaucoup plus délicats que ceux des adultes.

Les jeux et les exercices trop violents, et ils ne le deviennent que par suite d'une excitation artificielle, par suite d'une émulation excessive, doivent être absolument proscrits pour les enfants. Si l'on persiste dans la voie de lutte à outrance où l'on est entré, on verra fatalement les accidents qui se sont déjà produits devenir plus fréquents et, de même que, sur le turf, un certain nombre de jeunes chevaux sont atteints de tares irrémédiables, on verra des enfants et non les moins intéressants, parce que ces accidents arriveront principalement aux plus ardents, on verra, disons-nous, des enfants frappés pour la vie d'infirmités qui leur retireront toute leur valeur.

Laissez donc les enfants libres de jouer comme ils l'entendront ou de ne pas jouer pendant les heures de repos que nous leur accorderons. Pourquoi pendant les récréations ne jouent-ils plus actuellement? Ne serait-ce pas précisément parce que vous voulez les contraindre à le faire? Jouer en liberté sans excitation artificielle, voilà ce qu'il faut aux enfants, ainsi qu'aux adultes qui se sentiront encore assez jeunes pour cela.

IV

Maintenant que nous avons montré quel est le régime physique imposé aux internes des établissements d'instruction secondaire ainsi que les améliorations qu'on a tenté d'y apporter, le moment est venu d'indiquer celui qu'il y a lieu de lui substituer.

Sur les 24 heures qui s'écoulent entre deux passages du soleil au même méridien, si l'on consacre

9 heures au sommeil.	ci.	9 h.
Une demi-heure à l'un des principaux repas.	ci.	1/2
Une autre demi-heure au déjeuner du matin et à la petite récréation qui l'accompagne.	ci.	1/2
1 heure au lever et au coucher.	ci.	1
Et 6 heures au travail intellectuel et assis.	ci.	6
		<hr/>
Soit ensemble.		17 h.

il restera libres 7 heures, qu'on pourra consacrer aux 2 repas restant à faire des 4 usités chaque jour, à des exercices physiques, à des jeux pour lesquels aucune excitation artificielle ne sera employée, à des travaux manuels et aux récréations.

Ces 7 heures nous voudrions qu'on les passât chaque jour à la campagne.

Les puissants moyens de locomotion dont on dispose actuellement, bicyclettes, tricycles, tramways, chemins de fer, automobiles, voitures ordinaires le permettraient facilement.

Respirer pendant 7 heures par jour un air pur de microbes, un air qui n'ait pas été déjà respiré par des milliers de poitrines, ni souillé par les émanations délétères qui se produisent toujours dans les grandes agglomérations, qui oserait dire que c'est excessif?

Ces 7 heures se partageraient ainsi :

1 heure pour aller de l'établissement, s'il est situé au centre d'une grande ville, à la campagne, et 1 heure pour en revenir, soit ensemble 2 heures.

Le départ s'effectuerait l'hiver à 9 heures du matin, on serait de retour à 4 heures.

L'été, départ à 2 heures, retour à 9 heures.

Dans les saisons intermédiaires, départ à 10 heures, retour à 5 heures.

On ferait, à la campagne, deux repas, soit le déjeuner de midi et le goûter, soit le goûter et le souper. Ces deux repas prendraient ensemble 1 heure. Il resterait disponibles 4 heures qu'on emploierait à des travaux manuels, au jeu et au repos.

Les travaux manuels consisteraient dans l'agriculture, le jardinage, l'arboriculture; on travaillerait le bois, le fer; quand il ferait beau on passerait un peu plus de temps dehors au premier genre de travaux ci-dessus indiqués; quand il ferait mauvais, on passerait le temps, à couvert, aux travaux industriels.

Le temps du repos, on le passerait soit dehors, soit, s'il faisait mauvais temps, dans des salles où les écoliers trouveraient des appareils de gymnastique et des jeux variés, des sièges où l'on pourrait se poser autrement qu'accroupis, une bibliothèque. Aux États-Unis le système de travaux manuels appliqué aux enfants qui reçoivent l'enseignement secondaire est en plein développement. L'un des directeurs d'un établissement d'instruction très important, situé à Brooklyn, me disait il y a quatre ans, dans une visite que je lui faisais, que déjà un dixième environ de ces enfants y était soumis. On sait la fougue qui distingue les Américains lorsqu'ils ont fait une découverte féconde. Avant peu ce ne sera pas le dixième mais la totalité des enfants qui profitera, dans ce grand pays, d'un régime qui permet d'exercer et de développer l'intelligence en même temps que le corps.

Serait-ce la question d'argent qui s'opposerait en France à l'établissement du système que nous venons d'indiquer dans les lignes qui précèdent?

L'importance du but justifierait les dépenses les plus grandes, mais les frais de la réforme que nous préconisons ne seraient pas aussi grands qu'on se l'imagine.

Il ne s'agirait pas de construire de ces énormes bâtisses que nous voyons surgir dans Paris pour des lycées ou autres établissements d'instruction publique, qui coûtent des dizaines de millions et qui, dans un petit nombre d'années, on doit du moins

l'espérer, seront abandonnées pour des installations complètes faites à la campagne. Il suffirait d'établir des constructions en bois pour les réfectoires, les cuisines, les salles de récréation et les ateliers où les travaux manuels auraient lieu.

Nous avons d'ailleurs en France des exemples d'institutions où pour les enfants les travaux manuels alternent avec les travaux intellectuels.

Sans parler des colonies pénitentiaires où les enfants voient leur temps partagé ainsi, nous pouvons citer certaines écoles libres, les écoles de sourds-muets, les écoles d'aveugles.

Nous pouvons encore indiquer les écoles des arts et métiers où le temps des élèves est partagé en deux parts à peu près égales dont l'une est consacrée au travail intellectuel, et l'autre au travail manuel.

Pour ce qui se fait en Angleterre sur le point particulier qui vient de nous occuper, on lira avec le plus vif intérêt le chapitre intitulé : « Le régime scolaire anglais » dans le livre si intéressant, si profond, de M. Edmond Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*. On y verra le succès, chez nos voisins, des établissements d'instruction publique dans lesquels les travaux manuels alternent avec les travaux intellectuels.

V

Le système que nous proposons est donc praticable et avantageux, l'expérience le démontre. Que manquerait-il donc pour l'appliquer? Les fonds nécessaires pour se procurer, soit par acquisition, soit par bail et aménager les terrains et les locaux nécessaires!

Ici il faut nous rappeler ce que font journellement pour leurs animaux les éleveurs et les entraîneurs de chevaux de course. Il ne faudrait pas pour procurer à chaque enfant l'existence que nous préconisons la moitié de ce qu'on dépense pour un cheval de pur sang. Pour ce dernier on y est sollicité par l'appât du bénéfice, par l'espoir de remporter un ou plusieurs des nombreux prix qui sont distribués sur les hippodromes, et, pour les enfants des hommes, on serait arrêté, quand la récompense qu'on en obtiendrait serait autrement magnifique, puisqu'elle consisterait dans l'arrêt de la dégénérescence qui sévit sur la partie de la population appelée, par la force des choses, à diriger l'autre, précisément sur la partie de la population qui, par sa situation pécuniaire, peut faire les sacrifices nécessaires pour l'éviter et qui épargne l'autre! En effet, les enfants du peuple échappent au régime dont nous avons décrit les funestes effets; ils ne sont jamais accroupis 10 à 12 heures par jour dans l'immobilité et ils peuvent se développer librement en dehors des heures de classe que la loi leur impose.

Aucun obstacle insurmontable ne s'oppose donc à l'accomplissement des réformes que nous indiquons.

L'opinion publique y est favorable.

L'attention est appelée sur les inconvénients énormes du régime à modifier. Ce qu'il faut, c'est que les intéressés, c'est que les pères de famille soient bien convaincus que ce régime si funeste pour leurs enfants, il est facile de le remplacer par un autre aussi favorable que possible, les difficultés s'opposant à ce changement pouvant être surmontées, et qu'ils aient la vue claire d'un système d'éducation qui tout en donnant à la jeunesse

une instruction plus solide et plus étendue que ne le fait le régime actuel, ce qui est facile également, lui permettrait de se développer physiquement dans la plus large mesure.

Nous serons heureux si les quelques lignes qui précèdent peuvent amener cette conviction dans l'esprit de ceux qui y ont un si puissant intérêt, puisqu'il s'agit de l'avenir de ce qu'ils ont de plus cher au monde.

Les réformes que nous préconisons dans le présent travail seraient grandement facilitées par un changement dans les méthodes usitées pour l'étude des langues mortes et vivantes. Ces méthodes sont évidemment défectueuses puisque, pour le latin, elles aboutissent au résultat que le baccalauréat nous indique et que nous avons signalé au début de ce travail, et que de plus elles occasionnent une perte de temps énorme qui pourrait être considérablement diminuée tout en arrivant à un résultat meilleur.

En effet, ainsi que cela résulte du titre de notre brochure sur l'enseignement classique, citée en note, p. 5 ci-dessus, nous ne ferions enseigner le latin que pendant 5 ans, et le grec que pendant 2 ans. Cet enseignement serait donné pour le latin en troisième, seconde et rhétorique et pour le grec en seconde et rhétorique, en n'employant à chacune de ces langues que 2 heures de classe par semaine; tandis que, dans les lycées et collèges soumis à l'Université, ces langues sont enseignées, savoir : le latin pendant 6 ans et le grec pendant 5 ans. De plus, dans ces mêmes lycées et collèges on consacre à ces deux langues réunies, en moyenne, la moitié du temps des classes, de la sixième à la rhétorique inclusivement, soit 2 heures par jour sur les 4 qui sont consacrées aux classes, ou 10 heures sur 20 par semaine.

Cette abréviation du temps consacré à l'étude du latin et du grec pourra paraître excessive au premier abord. On se l'expliquera facilement quand on saura que, par la méthode indiquée par nous, l'intervention du professeur, inutile pour un adulte, a besoin pour les enfants d'être beaucoup moins fréquente que dans le système actuel. Or, cette méthode est connue de tout le monde, simple, facile, n'exige des élèves aucun effort au-dessus de leurs forces. Elle est employée largement par les professeurs pour eux-mêmes. Pourquoi ceux-ci l'interdisent-ils à peu près

complètement à leurs élèves, on le conçoit difficilement. Ne serait-ce pas par la raison que nous avons développée dans le présent travail, à savoir que, cette méthode abrégant singulièrement le temps employé par l'étude des langues, on ne saurait que faire des enfants pendant le temps qui deviendrait libre?

L'excellence de la méthode recommandée par nous, nous a été démontrée par des épreuves successives dont la première remonte à plus de 40 ans. Cette méthode, qui d'ailleurs, a été employée, à peu d'exceptions près, par tous les individus, enfants ou adultes, qui se sont mis, sur le tard, à l'étude des langues mortes, consiste à lire et à comprendre les auteurs en s'aidant de traductions. Quand on a lu ainsi et compris dix ou douze volumes de latin, on sait le latin, de même pour le grec et aussi pour toutes les langues étrangères, sauf, en ce qui concerne ces dernières, la prononciation pour laquelle l'intervention d'un maître est nécessaire dans tous les cas.

Notre conviction est qu'on pourrait encore abréger davantage le temps employé au latin et au grec. Un certain nombre d'excellents esprits soutiennent même que l'étude de ces langues devrait disparaître complètement de l'enseignement, ce qui faciliterait encore plus l'établissement du régime physique que nous conseillons.

Mais laissons là ce sujet puisqu'il est traité ailleurs et souhaitons, dans l'intérêt des écoliers français, que des améliorations soient apportées le plus promptement possible au triste régime qu'ils subissent pendant les années de leur existence qui devraient être comptées parmi les plus belles; c'est le désir ardent que j'en ai qui m'a fait écrire cet opuscule.

septembre 1898.

58 969. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9.
